

Sous la direction de Lucie Hotte et Guy Poirier, *Habiter la distance : études en marge de La distance habitée, Sudbury, Prise de parole, 2009, 191 p., collection « Agora »*

María Fernanda Arentsen

Numéro 29, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005423ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005423ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arentsen, M. F. (2010). Compte rendu de [Sous la direction de Lucie Hotte et Guy Poirier, *Habiter la distance : études en marge de La distance habitée, Sudbury, Prise de parole, 2009, 191 p., collection « Agora »*]. *Francophonies d'Amérique*, (29), 161–165. <https://doi.org/10.7202/1005423ar>

HABITER LA DISTANCE : ÉTUDES EN MARGE DE LA DISTANCE HABITÉE

sous la direction de Lucie Hotte et Guy Poirier
(Sudbury, Prise de parole, 2009, 191 p.,
collection « Agora »)

María Fernanda ARENTSEN
Collège universitaire de Saint-Boniface

Comme son titre l'annonce, cet ouvrage est consacré à l'analyse de romans, d'essais et de chansons de divers auteurs franco-canadiens, suivant l'approche proposée par François Paré dans son livre *La distance habitée* (Le Nordir, 2003). Huit chercheurs provenant de diverses régions du Canada se penchent sur des problématiques telles que la langue, la mémoire, le déplacement, l'itinérance identitaire, les sentiments d'abandon et de perte, autant de jalons qui sillonnent les productions culturelles des sujets minorisés.

François Paré, lui-même, commente sa pensée et les travaux de cet ouvrage dans sa postface intitulée « Le fils éperdu ». Il explique que l'image de la distance habitée évoque le motif de la disparition de la figure paternelle. Cette absence instaure chez le sujet abandonné le désir de comprendre la distance qu'installe ce manque essentiel, désir qui le mène à circuler dans les interstices des espaces – extérieurs et intérieurs. Or, l'itinérance et la déterritorialisation, tout en mettant en évidence le manque, ouvrent en même temps vers un monde de contact avec l'altérité. Ainsi, les travaux de ce livre témoignent des tensions présentes dans les cultures minorisées : d'une part, les modifications issues du contact avec l'altérité et, d'autre part, la volonté d'affirmation afin de conjurer la perte, ce qui permet de bâtir un espace habitable où il serait possible de construire l'avenir.

Les tensions de la complexe réalité des cultures marginalisées se manifestent de diverses manières. Catherine Leclerc, dans le premier

article intitulé « L'Acadie (s')éclate-t-elle à Moncton ? Notes sur le chiac et la distance habitée », se penche sur la problématique de la langue. Elle analyse la place du chiac dans les œuvres acadiennes *Petites difficultés d'existence*, de France Daigle, *Vortex*, de Jean Babineau, et *Acadieman*, de Dano LeBlanc. Elle note que la célébration de la mixité dont témoignent certaines œuvres acadiennes ne va pas sans poser une certaine angoisse. Leclerc se questionne sur l'effet de marginalisation que pourrait poser le chiac, sans exclure son potentiel vivifiant au sein de la culture acadienne, tout en renonçant à offrir une réponse définitive à cette problématique.

Dans le deuxième article, « Chanter *contre* l'autre ou Comment habiter la distance dans la chanson en Ontario français », Johanne Melançon se penche, elle aussi, sur la problématique de la diglossie en examinant la place qu'occupe l'anglais dans deux groupes de la chanson ontarienne : CANO (1970) et Konflikt Dramatik (2000). Melançon insiste sur l'importante complexité de l'univers de la chanson. Il y a, en effet, plusieurs composantes qui vont déterminer les choix des chansonniers : la musique avant tout, la relation avec le public, l'entourage politique et les politiques gouvernementales. Elle constate que, dans les contextes très différents des années 1970 et 2000, les propositions musicales des deux groupes seront nécessairement dissemblables. Tandis que CANO projette une image conciliatrice de pont entre deux cultures, Konflikt Dramatik intègre l'anglais dans les paroles de ses chansons pour mieux répondre à la réalité langagière de son public, ce qui amène Melançon à s'interroger sur l'hybridité de la culture ontarienne.

Le dernier article consacré à la problématique de la langue est celui de Pamela Sing, « Stratégies relationnelles du *far ouest* : écriture "bi-langue", intégration et différenciation chez Paulette Dubé et chez Gisèle Villeneuve ». Dans ce travail, Pamela Sing, en analysant les procédés de l'écriture « bi-langue », met en relief les rapports interculturels présents dans deux œuvres de l'Ouest canadien : *Talon*, de Paulette Dubé, et *Visiting Elizabeth*, de Gisèle Villeneuve. L'intromission de l'autre langue vient perturber « les frontières servant à préserver le mythe national des "deux solitudes" pour inscrire un espace interstitiel et relationnel », affirme Sing. Elle note que dans le premier roman, écrit en anglais, Dubé conteste la position subalterne du français face à la culture majoritaire par le fait même d'affirmer l'histoire complexe

des Albertains d'origine francophone, tout en déconstruisant les stéréotypes auxquels ils sont condamnés en tant que culture minorisée. Le deuxième roman, écrit en français, présente l'intromission de l'anglais comme un choix de l'héroïne qui accepte de l'utiliser occasionnellement sans pour autant s'y soumettre. Ainsi, l'analyse de Sing prouve que ces textes « bi-langue[s] » mettent en valeur la langue française, capable de rendre présent le passé des francophones albertains, et maintiennent l'anglais à distance.

Dans son article « Habiter et rêver la Colombie-Britannique francophone », Guy Poirier analyse la problématique de l'identité francophone en situation d'excentré, en se penchant sur le roman de Pierre Nepveu, *L'hiver de Mira Christophe*, sur le recueil de nouvelles de Claude Bouygués, *De part et d'autres*, et sur le roman de Monique Genuist, *Nootka*. Le défi de Poirier est de taille : étant donné que l'identité francophone de la Colombie-Britannique est si jeune, comment parler de sa mémoire ? Il conclut que les deux premières œuvres établissent un dialogue avec la Colombie francophone, par l'entremise de la distance et de l'éloignement. Or *Nootka*, qui s'applique à abolir la distance, marquerait un point de naissance et d'espoir. Ainsi, Vancouver représenterait le « point de chute » de l'errance francophone.

Sophie Beulé, dans « Mémoire et expérience migrante dans la science-fiction », propose une lecture de la mémoire et de l'errance dans *Tyranaël I, II, III, IV et V*, d'Élisabeth Vonarburg, *Terre des autres*, de Sylvie Bérard, *L'espace du diamant* et « Le piège à souvenirs », d'Esther Rochon. L'analyse de Beulé met en évidence les processus d'hybridation opérés lors des déplacements, ainsi que les efforts mémoriels des migrants. Suivant l'approche des travaux de François Paré et de Paul Ricœur, Beulé décèle dans les textes étudiés les isotopies du déracinement, de la mémoire, du deuil du passé, de la rencontre, du pardon, autant d'« aspects actuels du discours social ».

Lucie Hotte examine différents aspects de la distance dans l'œuvre de Michel Ouellette. Dans son article « S'éloigner, s'exiler, fuir : la migration comme mise à distance chez Michel Ouellette », Hotte se penche sur les espaces de l'itinérance en tant qu'espaces de perte, ou encore « mortifères ». Elle montre que, dans les œuvres de Michel Ouellette, temps et espace se trouvent étroitement liés, à tel point qu'à « l'enfermement dans l'espace correspond un emprisonnement dans le

temps. » Or, pour ses personnages, la fuite de l'origine ne conduit jamais à la liberté puisqu'ils portent le passé en eux et qu'ils ne peuvent y échapper. Hotte conclut que, face à cette impossibilité d'être, la seule solution serait « d'habiter la distance entre le présent et le passé ». L'enracinement qui permet la vie est possible à condition d'êtreindre le passé.

Jean Morency, dans son article « Romanciers du Canada français : Gabrielle Roy, Jacques Poulin, Michel Tremblay, Roch Carrier », entreprend de retrouver les traces de la romancière manitobaine dans les œuvres des trois auteurs cités. En s'inspirant de François Paré, qui affirme qu'aussi bien les espaces urbains que les grands espaces de l'Amérique du Nord des récits de Gabrielle Roy rendent compte de l'itinérance, Morency cherche à établir les marques de cette américanité dans *Volkswagen blues* (Poulin), *La traversée du continent* (Tremblay) et *Petit homme tornade* (Carrier). La vastitude de l'espace américain est « intimement liée à l'expérience canadienne-française et franco-américaine », affirme Morency. Cet espace qui sollicite le déplacement des colons-conquérants, voire des aventuriers, est rempli de réseaux, de mémoires, de dynamisme, de solidarités. Mouvement, identité flottante, fugacité sont le lot de l'imaginaire de la diaspora franco-canadienne qui sillonne le continent.

Dans le dernier article, « *Le canon des Gobelins* de Daniel Poliquin : une parfaite unité », Kathleen Kellett-Betsos questionne la composition inégale – au niveau diégétique – de ce recueil de nouvelles. Elle avance que l'autorité de la voix narrative y est déjouée afin de provoquer chez le lecteur une sensation déstabilisante, caractéristique de la conscience diasporale. Les processus d'indétermination des catégories narratives des récits de Poliquin s'ouvrent sur l'incertitude des flottements identitaires en rapport avec « l'ethnie, la nationalité, la langue et même le sexe ». Kellett-Betsos prouve que l'incertitude, l'effacement de frontières, l'indétermination, qui font partie de l'expérience des sujets minoritaires, s'inscrivent dans les récits de Poliquin, tant dans les histoires racontées que dans la structuration narrative.

Lucie Hotte et Guy Poirier offrent, dans cet ouvrage dorénavant incontournable, des réflexions s'ouvrant aussi bien sur des réponses que sur des interrogations. *Habiter la distance* se révèle un outil essen-

tiel pour comprendre la production culturelle de la francophonie canadienne. Ce livre met en lumière sa résistance, ses espoirs et ses craintes, des points en commun qu'il sait appréhender au-delà des formes et de la distance. Il aidera le lecteur à pénétrer une réalité dynamique, intense et complexe. Habiter, c'est construire pour l'avenir, c'est enraciner la mémoire du futur. Mais comment le faire dans l'éloignement, dans le sentiment d'abandon ? Les articles de cet ouvrage explorent ce mouvement paradoxal, typiquement franco-canadien, avec une lucidité sans concession. S'emparer de la distance qui s'étend d'un océan à l'autre, élucider les ressorts profonds des voix qui s'élèvent pour affirmer une existence qui refuse de disparaître a sûrement été un des objectifs de ce travail. Il sera maintenant un point de départ pour de futures recherches.